

RÉCIT. Qui était l'abbé Perrot, ce militant nationaliste breton abattu par la Résistance en 1943 ?

Il y a quatre-vingts ans, le 12 décembre 1943, l'abbé Jean-Marie Perrot était abattu par la Résistance à Scignac, dans le Centre-Bretagne. Qui était ce militant nationaliste breton, adulé par les uns, détesté par les autres, et dont l'héritage reste controversé ? Le magazine « Bretons » est parti sur ses traces.



L'abbé Jean-Marie Perrot était un militant nationaliste breton, abattu par la Résistance en 1943. | CRBC - UBO BREST

[Ouest-France](#) Maiwenn Raynaudon-Kerzerho pour [Bretons](#). Publié le 14/12/2023 à 11h30

LIRE PLUS TARD

PARTAGER

Toutes les deux semaines, la rédaction vous propose une sélection d'articles pour connaître et comprendre l'Histoire à l'échelle du grand ouest

Nous sommes le dimanche 12 décembre 1943. Il est environ midi, et l'abbé Jean-Marie Perrot, dit Yann-Vari, revient de la chapelle Saint-Corentin, éloignée de quelques kilomètres du bourg de Scignac, entre Morlaix et Carhaix. Il y a célébré la messe, et rentre au presbytère, accompagné d'un enfant de chœur de 13 ans. Alors qu'il marche dans un chemin creux, deux coups de feu partent depuis les arbustes épais du talus. L'abbé s'écroule. L'enfant de chœur et un ouvrier présent se précipitent auprès de lui. Mais Jean-Marie Perrot ne reprendra jamais connaissance... Le recteur de Scignac meurt le soir même.

Ses obsèques ont lieu trois jours plus tard, le 15 décembre. De nombreuses personnalités s'y pressent : l'évêque de Quimper, monseigneur Duparc, mais aussi le représentant du préfet de région, André Dezarrois, le conseiller général de Ouessant, Pierre Mocaër, et surtout tous les dirigeants de la mouvance nationaliste bretonne...

Et c'est sous la protection des mitraillettes allemandes que le cortège funéraire se rend jusqu'à la chapelle de Koat-Keo, près de laquelle l'abbé Perrot sera enterré. Bien peu de paroissiens sont d'ailleurs venus lui adresser un dernier hommage : dans cette région « rouge », où les bancs de l'église ne sont jamais très fournis, la Résistance communiste a fait passer un message menaçant à ceux qui assisteraient à l'enterrement. Car ce sont bien les Francs-tireurs et partisans qui sont derrière cet assassinat.

90 miliciens nationalistes

Quelques jours plus tard, Célestin Lainé, militant du Parti national breton, rebaptise le groupe paramilitaire qu'il est en train de constituer, en le nommant [Bezen Perrot](#), la formation Perrot. Cette milice nationaliste mènera dans les mois qui vont suivre les pires exactions contre la Résistance, aux côtés des Allemands.

Et même s'il n'aura jamais rassemblé plus de quatre-vingts individus, le Bezen Perrot est toujours actuellement le principal argument que l'on ressort rituellement pour discréditer toute forme de revendication bretonne, l'assimilant directement au nazisme et à ses crimes. Ce qui fait dire à [l'historien Kristian Hamon](#), spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, que « les conséquences de la mort de l'abbé Perrot sont aujourd'hui encore perceptibles »...

Lire aussi : [RÉCIT. Quel a été le véritable rôle des nationalistes bretons sous l'Occupation nazie ?](#)

Mais qui était donc véritablement le recteur de Scignac ? Pourquoi les résistants ont-ils décidé de sa mort ? Et comment à l'inverse a-t-il pu devenir, aux yeux de certains, un héros de la cause bretonne ?

La défense de la langue bretonne

Jean-Marie Perrot naît le 3 septembre 1877, au village de Keramazé, à Plouarzel, dans le Finistère nord. Son père est un cultivateur, et sa mère meurt huit mois après sa naissance. D'abord confié à des cousins, il part à 12 ans pour le collège de Guingamp, puis pour le séminaire, à Pont-Croix et à Quimper. Le 25 juillet 1903, Jean-Marie Perrot est ordonné prêtre.

Mais c'est un homme plutôt turbulent qui est d'abord nommé vicaire à Saint-Vougay, dans le Léon, puis à Saint-Thégonnec. Jean-Marie Perrot a des convictions, qu'il défend fermement. Et parmi celles-ci, il y a d'abord et avant tout la défense de [la langue bretonne](#). Une langue qu'il promeut à travers des pièces de théâtre ou dans [la revue Feiz ha Breiz](#) (Foi et Bretagne), dont il devient directeur en 1911.

Faut-il développer l'enseignement des langues régionales ?

Créée en 1865, elle avait pour objectif la « préservation et la diffusion du breton dans le diocèse de Quimper et du Léon ». Très vite, l'impétueux vicaire y laisse largement transparaître ses convictions nationalistes. « Peut-on supposer un instant que la race bretonne veuille se laisser absorber par une race voisine dont elle deviendrait l'esclave

après en avoir été la servante durant trois siècles, et cela juste au moment où les premiers rayons de l'aurore d'un ordre nouveau commencent à blanchir les bruyères de nos montagnes et les flèches de nos cathédrales ? », y écrit-il ainsi.

Lire aussi : [RÉCIT. Comment l'Église a perpétué la langue bretonne avant de se plier à son interdiction](#)

Recteur en terre rouge

La Bretagne, sa culture et sa langue, c'est également au Bleun-Brug que l'abbé Perrot les promeut. Ces rassemblements annuels réunissaient autour d'une messe, mais aussi de représentations théâtrales ou de conférences, tous ceux qui souhaitaient « défendre les plus essentielles traditions de la Bretagne catholique, maintenir la langue bretonne, soutenir le renouveau littéraire, revendiquer pour la Bretagne le plein exercice de ses droits en matière culturelle et linguistique et en matière d'enseignement ».

Les activités militantes de Jean-Marie Perrot ne vont pas sans irriter sa hiérarchie. Son évêque, monseigneur Duparc, lui adresse de multiples remontrances. Il apprécie en outre très moyennement que, au nom de ses convictions bretonnes, l'abbé soutienne le camp des Basques face au coup d'État de Franco, ou fasse une place lors du congrès du Bleun-Brug aux militants laïques d'[Ar Falz](#), comme [l'instituteur Yann Sohier](#)...

En 1930, Jean-Marie Perrot est nommé recteur de Scrignac. Pas franchement une promotion ! Cette région du Centre-Bretagne est une terre « rouge », laïque, voire largement acquise aux communistes. Mais l'abbé n'est pas du genre à mettre un mouchoir sur ses idées. Même dans un contexte qui devient terriblement tendu avec l'entrée en guerre...

Une des rares photos qui représentent l'abbé Perrot en dehors de son portrait

officiel. Ici, à une date inconnue, il est sans doute en compagnie des membres d'une troupe de théâtre. | COLLECTION PARTICULIÈRE YOUENN LE DREZEN

Foncièrement antisémite

Durant l'Occupation, il continue à recevoir indistinctement tous les militants de la cause bretonne dans son presbytère. Y compris ceux qui ont fait le choix de la plus franche collaboration avec les Allemands. Il ne modère guère non plus son anticommunisme, signant ainsi plusieurs articles virulents dans *Feiz ha Breiz*. Il demeure aussi foncièrement antisémite, comme l'était la majorité du clergé à cette époque. Au titre du Bleun-Brug, il entre au comité consultatif de Bretagne, créé par le préfet régional Jean Quenette, représentant du gouvernement de Vichy.

Et, au moins dans ses courriers, il s'énerve contre ces jeunes qui refusent le STO parce qu'un « vent de communisme souffle en ce moment violemment sur leurs têtes ». Était-il un admirateur des nazis pour autant ? « Certainement pas », affirme Kristian Hamon, rappelant que conservatisme et catholicisme s'accordent mal avec des « nazis qui sont des néo-païens dont il faut rejeter les doctrines parce que destructives de tout l'ordre chrétien », selon les propres mots de Perrot...

Lire aussi : [De Gaulle et Quimper, Brest ravagée... La Bretagne pendant la Seconde Guerre mondiale en sept récits](#)

Qui tenait le pistolet ?

Mais l'abbé se place ainsi peu à peu dans le collimateur de la Résistance locale... Les menaces se font plus précises. Son nom est un jour inscrit à la craie sur le monument aux morts de la commune ! Jusqu'au moment où il est véritablement abattu...

Qui tenait alors le pistolet ? Sans doute un certain Jean Thépaut, un cheminot, résistant communiste originaire du Centre-Bretagne mais vivant à Morlaix. D'où venait l'ordre ? Du niveau local ? De plus haut ? Du Parti communiste, comme l'écrit Yves Mervin dans un récent ouvrage, allant même jusqu'à placer l'abbé Perrot comme le « principal opposant potentiel à la prise de pouvoir par le Parti communiste au moment de la Libération » ? Voire de Londres ? En l'absence de preuves, le mystère reste entier.

Sur les motivations de ce meurtre, les choses ne sont pas forcément plus claires. S'attaquer à l'abbé Perrot, c'était évidemment viser un symbole, celui d'un mouvement breton qui cédait aux bonnes dispositions apparentes des Allemands envers leurs revendications. Ainsi, quelque temps auparavant, pour la première fois de son histoire, la langue bretonne avait obtenu une place sur les ondes de Radio Rennes, sous contrôle de l'occupant...

« Il fallait marquer les esprits, faire peur »

« C'était une guerre idéologique, d'image. Il fallait marquer les esprits, faire peur », concède effectivement Kristian Hamon, qui note toutefois quelques « éléments troublants ». Le 4 septembre précédent, un premier militant, Yann Bricler, avait été tué par des résistants. Notable quimpérois et nationaliste bien en vue, sa mort résonne comme un coup de semonce. Et dans son coffre, la police découvre une liste de résistants, qu'il avait dénoncés à la Kommandantur du Finistère...

« Il y a eu une fuite, et cette liste a été transmise à la Résistance. Parmi ces noms, il y avait monsieur Duperrier, le mari de la postière de Scignac, un communiste notoire venu de la région parisienne avec qui Perrot avait eu des démêlés. D'où Bricler tenait-il ce nom ? Lui et l'abbé Perrot étaient amis. Est-ce que ce dernier avait dénoncé ? Non. Mais il était bavard, et tout ce qu'il disait ne tombait pas dans l'oreille d'un sourd... Duperrier a été arrêté et il est mort en déportation. »

Un séisme pour les nationalistes bretons

Le meurtre de l'abbé Perrot est un séisme dans le petit monde des nationalistes bretons. « C'était une figure respectée, connue pour son engagement pour la langue bretonne, œcuménique. Et puis, un prêtre ! Abattu au détour d'un chemin ! », analyse Kristian Hamon.

Les rangs se resserrent, les modérés basculent. « Intimider le mouvement breton, contraindre sa frange la plus extrémiste à la contre-attaque : tels ont été les effets immédiats – délibérés ou non – de la mort de Yann-Vari Perrot », écrit ainsi Thierry Guidet dans *Qui a tué Yann-Vari Perrot ?*.

« La guerre est déclarée »

Car c'est là qu'intervient Célestin Lainé, l'un des militants les plus actifs du Parti national breton. Cela fait déjà quelque temps qu'il tente de monter un groupe paramilitaire, pour défendre les nationalistes menacés. La mort de Perrot précipite les choses et en gonfle les rangs. Aux obsèques du prêtre, il proclame : « J'en fais le

serment ! La guerre est déclarée entre les ennemis de la Bretagne, où qu'ils se trouvent, et nous. Ils ont tiré les premiers... Nous sommes prêts demain, nous prendrons les armes ».

Chaque vendredi, la newsletter Bretons porte un regard singulier sur la Bretagne d'aujourd'hui : entretiens, portraits, dossiers...

S'inscrire

Votre e-mail, avec votre consentement, est utilisé par Ouest-France pour recevoir notre newsletter

[En savoir plus](#)

Le Bezen Perrot voit donc le jour le 16 décembre 1943. Beaucoup de jeunes, marqués par la mort du curé de Scignac, s'y engagent alors. Et même si le recteur avait eu l'occasion de prendre ses distances avec Lainé et ses idées, son nom se retrouve ainsi associé à l'un des épisodes les plus noirs de la collaboration bretonne. Sous uniforme allemand, les membres du Bezen Perrot vont s'enfoncer dans les mois qui suivront dans une dérive sanglante que l'histoire ne pardonnera pas...